
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 51

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

3 février 1999

La pratique des extrêmes

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mercredi 3 février 1999

Le Devoir • p. B9 • 681 mots

La pratique des extrêmes

Martin, Andrée

Cette semaine, les spectacles de danse se suivent mais ne se ressemblent pas. D'un côté, Benoît Lachambre avec *Délire* défait au Musée d'art contemporain, un solo misant sur l'instabilité, et de l'autre, Roger Sinha avec *Glace noire*, un quintette sur la dépendance présenté à l'Agora de la danse.

Benoît Lachambre est un chorégraphe en marge. Avec un parcours sinueux allant des Ballets jazz de Montréal - ses débuts à 18 ans - à la Compagnie Marie Chouinard pour la création des *Trous du ciel* en passant par une collaboration avec la compagnie belge *Damaged Goods* dirigée par Meg Stuart - notamment pour la pièce *No Longer Ready Made* - et de nombreuses années d'enseignement au European Dance Development Centre d'Arnhem, aux Pays-Bas, Benoît Lachambre réalise un travail de création inusité, étrange et particulièrement intéressant. Même si, de prime abord, les pièces du chorégraphe se plaisent à désorienter le spectateur, la richesse comme l'humour, la folie et la profondeur qui s'en dégagent ont un agréable goût doux-amer. «*Mon travail est très différent de tout ce qui se fait au Québec. J'ai eu une multitude d'influences très diverses de l'étranger, qui viennent entre autres des processus de création retrouvés dans des méthodes comme l'improvisation et le «releasing». Ces approches ont débuté aux États-Unis, puis ont été exportées en Europe. À Montréal, je suis*

Slobodian, Michael

Gaétan Gingras et Isabelle Poirier dans *Glace noire* de Roger Sinha

un drôle de cas, parce qu'il n'y a pas d'antécédent véritable face à ces formes.» Mais l'accueil réservé à *L'Âne et la Bouche*, *The water fait mal* et *Lanoline*, les dernières créations de l'artiste, demeure sans équivoque. Tout n'est pas complètement intelligible, mais l'approche plaît, et plaît même beaucoup.

Avec d'autres artistes comme Meg Stuart, dont le chorégraphe reconnaît la parenté créatrice, la Portugaise Vera Mantero et Xavier Le Roy, artiste français installé à Berlin avec qui il partagera une soirée à Vienne en mai prochain, Benoît Lachambre fait partie de la nouvelle génération underground d'artistes du corps. Sa recherche, multidisciplinaire, joue sur le rapprochement entre le mouvement et la danse, les arts visuels, la performance et même l'installation. «*Je me sens beaucoup moins attaché à la tradition de la danse qu'à l'acte de performance. Ce qui m'intéresse dans la danse, c'est la liberté d'expression, et moins la stylistique ou le langage de la danse. Le choix d'exprimer physiquement comme on veut, c'est ce qui m'attire.*» Dans l'univers de Lachambre, la censure ne semble pas exister. Tous éléments, sentiments, états ou émotions, si étranges et extrêmes soient-ils, ont la

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certifié émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990203-LE-080

possibilité d'avoir une résonance dans son oeuvre. «*Je travaille sur la subtilité, mais beaucoup sur la grossièreté aussi. J'aime la palette d'expressions entre les extrêmes, de l'extrême minimalisme à l'extrême expressivité. Ce qui me plaît, c'est essayer d'agrandir la densité et le contenu de ce qui se trouve entre les deux. J'aime bien partir de quelque chose d'hyperréaliste pour aller ensuite dans la confusion et la fiction totale.*» Avec *Délire défait*, sa plus récente création solo présentée les 4, 5 et 6 février au Musée d'art contemporain, Benoît Lachambre poursuit cette démarche en nous offrant un autoportrait amalgamant des environnements sonores, de la vidéo en direct et, bien sûr, une performance humaine hors norme. Une expérience à vivre autant qu'un spectacle à voir.

Entre humour et obsession

Roger Sinha, pour sa part, a toujours eu une manière bien à lui de parler des choses sérieuses. Déjà dans *Burning Skin*, le solo qui l'a fait connaître à la face du monde, le racisme, l'exclusion et le déracinement étaient abordés sur le double ton de l'humour et de la gravité. De même, avec *Chai*, le chorégraphe, dans un mélange inusité de mouvements et de musiques d'origines et de styles divers, nous entretenait, non sans humour, sur les hauts et les bas du métissage et du multiculturalisme. *Glace noire*, présenté du 3 au 13 février à l'Agora de la danse, s'inscrit dans la même veine artistique. Comme *Burning Skin* et *Chai*, *Glace noire* demeure le reflet en différé d'une part de l'histoire propre du chorégraphe.

Pour cette nouvelle oeuvre, Roger Sinha a choisi le double thème de la dépendance - envers l'autre, la drogue,

l'alcool - et de l'obsession - du travail, de la réussite, etc. «*Ce que j'essaie de montrer, dès le début de la pièce, ce sont tous les types d'artistes, chanteurs, danseurs, etc., qui veulent se dépasser sans cesse et qui, en même temps, tombent dans l'excès. Je ne réponds pas à des questions. Tout ce que je fais, c'est que je prends mon expérience personnelle comme point de départ et de référence.*» Pour son oeuvre, à l'affiche en première montréalaise, le chorégraphe s'est aussi inspiré de nombreux artistes célèbres, reconnus pour leurs excès autant que leur talent. Janis Joplin, référence évidente, mais aussi Édith Piaf, dont la dépendance à la morphine demeure peut-être moins connue, et Gelsy Kirkland, grande ballerine américaine, muse entre toutes de George Balanchine, dont les problèmes de drogue et d'obsession face à sa carrière et à sa performance en tant que *prima ballerina* ont fait l'objet d'un livre: *Dancing on my grave* (littéralement: «Danser sur ma tombe»).

En comparaison avec la première version de la pièce, présentée en ouverture du dernier festival Danse Canada en juin 1998, *Glace noire* s'annonce comme une oeuvre dont l'aspect social ne sera pas systématiquement associé aux scènes empreintes de théâtralité. En remaniant passablement son quintette, Roger Sinha y a inclus une dose plus importante de moments chorégraphiques et une part plus grande d'humour et d'ironie, notamment en travaillant les associations inattendues entre la musique et la danse. Un mariage éprouvé chez le chorégraphe, qui n'a pas son pareil pour étonner et charmer.